

Rivages

SENS & SPIRITUALITÉS

BIMESTRIEL

29

RIRE

Frans de Waal : Le rire, signe de création de liens
Paolo Doss : Réveiller la joie en chacun
Luc Templier : Rire, une arme douce

fidélité

20-21



10-11



12



24-25



30



14-15



Rivages | n° 29 | juillet-août 2021

Éditeur responsable: Séverine Durand, 323 rue du Progrès, 1030 Schaerbeek • **Rédactrice en chef:** Pascale Otten • **Comité de rédaction:** Hicham Abdel-Gawad, Alain Arnould, Christian Bodiaux, Maxime Bollen, Charles Delhez, Ghalia Djelloul, Vanessa Greindl, Jean Hanotte, Marie-Raphaël de Hemptinne, Amandine Kech, Dominique Lambert, Samira Mhanzez Serghini, Nicolas Monseu, Lucien Noullez, Jean-Pierre Otte, Guy Ruelle, Jacques Scheuer, Luc Templier, Myriam Tonus, André Wénin • **Mise en page:** MC Compo • **Abonnements:** 323 rue du Progrès, 1030 Schaerbeek, info@editionsjesuites.com, 02 205 02 00 • **Prix abonnement** Belgique 1 an, 6 numéros: 24,50 EUR (36,00 EUR pour l'étranger); abonnement 2 ans, 12 numéros: 45,00 EUR (68,00 EUR pour l'étranger); abonnement de soutien: 40,00 EUR; à partir de 10 abonnements groupés à la même adresse: 21,50 EUR par abonnement (33,00 EUR pour l'étranger) • **Prix au numéro:** 5,00 EUR • BE64 0688 9989 0952, IBAN GKCCBEBB – Paraît tous les deux mois • ISSN 2506-9829 • **Rivages** est une publication des Éditions jésuites • www.rivages.be

Crédits photographiques: Cover: Ange, Cathédrale de Reims, © Pixabay; P. 5 Bonobo, © Jeroen Kransen, Flickr; P. 7 André Derain, L'âge d'or, Paris, musée de l'orangerie © P. Otten; P. 8 © Frédéric du Bus; PP. 2 et 11 © Guy Lambrechts; P. 13 © txxmx2, Flickr; P. 15 © wikiart; PP. 16-17 © Luc Templier; P. 18 © Patrick Hendry, Unsplash; P. 20 © Zhuo Cheng Ya, Unsplash; P. 21 *Der blaue ganz*, Salzburg, © P. Otten; P. 22 Stupa n° 1, Sanchi, Inde © Anandajsti Bikkhu, Flickr; P. 23 Pilier d'Asoka de Sarnath, Inde, III^e siècle av. J.-C. © wikipedia; P. 24 Jacob Adriaen Backer, *Le tribut de César*, 1630; P. 25 denier de César; P. 27 © Samira Mhanzez Serghini; P. 29 © Duy Pham, Unsplash; P. 30 Roberto Beghini et Luc Aerens, Musée Charlie Chaplin, Vevey, Suisse; P. 32 © Jiawei Qian, Unsplash

Éditorial



Le rire amène souvent à voir le «monde renversé». Une notion qu'a proposée le théoricien russe Mikhaïl Bakhtine au sujet du temps de Carnaval.

Il s'en suit une salutaire prise de distance vis-à-vis des lourdeurs de l'organisation de la société entraînant une relativisation joyeuse, fécondité pour un changement-renouveau.

Évidemment, ce monde renversé peut faire peur à certains: rappelons-nous la chute du roman «Le nom de la rose» qui raconte la destruction d'un texte d'Aristote sur le rire et l'humour jugé trop dangereux et blasphématoire par un moine âgé et qui entraîna le meurtre de ceux qui l'avaient découvert.

Comme une porte ouverte à tous les possibles, cette mise en perspective est libérante: rire est du côté de la vie! Même si le rire est forcé, il peut apporter des bienfaits nous disent les adeptes du yoga du rire. Un sourire également: on le remarque par exemple par une expérience contemplative du sourire mystérieux d'une statue de Bouddha.

Même si nous ressentons leur légèreté, le sourire ou le rire sont en même temps un remède puissant car ils pourraient bien induire une conversion alchimique de la douleur en plaisir¹.

Rire, c'est se réjouir de l'existence et pour Spinoza, c'est une expression parfaite de la joie.

Une invitation à retrouver cette dimension de la vie en ces temps nouveaux!

Pascale Otten
rédactrice en chef

¹ Nicolas Go, *Le rire philosophique*, 2002 in Cairn.Info (consulté le 5 mai 2021).

Œuvre de la couverture: Appelée «ange au sourire», cette sculpture (2 m 60) est visible sur le portail nord de la cathédrale de Reims. Elle fut réalisée vers 1240 (art gothique).

Sommaire

Rencontrer

- «**Quand les primates rient et sourient**» ... 4
Propos de Frans de Waal recueillis par Marie d'Udekem-Gevers
- **Quand on a compris quelque chose, on en a moins peur** 8
Propos de Frédéric du Bus recueillis par Guy Ruelle
- «**Le rire n'est pas pris au sérieux!**» 10
Propos de Paolo Doss recueillis par Charles Delhez
- **L'humour comme pédagogie** 30
Propos de Luc Aerens recueillis par Pascale Otten

Vivre

- **Le rire délivrance** 12
Jean-Pierre Otte
- **Mais pourquoi rions-nous?** 13
Laura Rizzerio
- **Éclats du rire** 20
Myriam Tonus
- **L'empereur Asoka** 22
Jacques Scheuer
- **Rire** 26
Hicham Abdel-Gawad
- **SOU-RIRE: au cœur de nos relations** 28
Guy Cossée de Maulde

Contempler

- **Rire offre une pause** 14
Alain Arnould
- **Rire** 16
Luc Templier
- **Rire au concert?** 18
Lucien Noullez
- **Humour évangélique** 24
André Wénin

« Quand les primates rient et sourient »

Propos de Frans de Waal recueillis par Marie d'Udekem-Gevers

Le primatologue et biologiste **Frans de Waal** est mondialement connu pour ses travaux en éthologie. Américano-néerlandais, il enseigne à l'Université Emory d'Atlanta (USA) et dirige le Centre Yerkes de recherches sur les primates, localisé dans cette même ville. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont un livre intitulé *La dernière étreinte* consacré à la vie émotionnelle des animaux¹.

Retour sur cet ouvrage décisif dans un entretien réalisé par Marie Gevers (Institut Esphin/ UNamur)



Marie Gevers : Une question préliminaire s'impose : que veut dire le mot *primate* ?

Frans de Waal : Les biologistes utilisent ce terme pour désigner un groupe (appelé « ordre ») qui rassemble notamment les singes, qu'ils soient petits ou grands, et les êtres humains. Notez aussi que la famille des hominidés, quant à elle, ne réunit que les grands singes et nous...

M.G. : Vous affirmez que les primates, donc les singes aussi, rient et sourient ?

F.W. : Parfaitement ! Car l'expression des émotions est d'origine biologique. Charles Darwin l'avait déjà affirmé dans son ouvrage

L'expression des émotions chez l'homme et les animaux, publié en 1872. Il y mettait l'accent sur les expressions faciales qui font partie du répertoire de notre espèce, mais il soulignait aussi des similitudes avec les singes, sous-entendant que tous les primates ont des émotions qui se ressemblent. Le livre de Darwin est un repère désormais reconnu par tous les chercheurs de ce domaine. Pourtant, c'est le seul de ses chefs-d'œuvre qui, après avoir connu le succès à sa parution, soit tombé aux oubliettes.

Pourquoi a-t-il été négligé pendant presque un siècle ? Parce que le point de vue de Darwin dérangeait les scientifiques purs et durs. Son langage était jugé trop libre et trop anthropomorphique. Et puis, comme vous le savez, Aristote pensait que le rire était une frontière entre l'homme et l'animal...

¹ F. de Waal, *La dernière étreinte. Le monde fabuleux des émotions animales... et ce qu'il révèle de nous*, Éditions LLL Les Liens qui Libèrent, 2018.



M.G. : Un chapitre de votre ouvrage a pour titre *Fenêtre sur l'âme*. Pourriez-vous l'expliquer ?

F.W. : Aujourd'hui, nous pensons que le visage exprime de vrais sentiments, mais l'idée a fait l'objet de longs débats. Beaucoup pensaient que l'usage du mot « expression » par Darwin était trompeur car ce substantif implique que le visage exprime ce qui se passe en nous. La psychologie a beau être l'étude de la *psyché* – l'âme ou l'esprit en grec –, la majorité des psychologues préféraient s'en tenir aux comportements visibles. Ils se méfiaient des références à des processus cachés et pensaient que l'âme était hors de portée. Une fois de plus, la bataille a été remportée par Darwin. En réalité, nous contrôlons moins bien notre visage que le reste de notre corps. Nous sourions, versons des larmes, grimaçons alors que personne ne nous voit, au téléphone ou en lisant un livre par exemple. Du point de vue de la communication, cela n'a aucun sens. Sauf, évidemment, si nous avons évolué de telle sorte que nous communiquons, malgré nous, notre état intérieur, auquel cas « expression » et « communication » ne font qu'un.

M.G. : Pourquoi consacrez-vous pratiquement tout un chapitre au rire ?

F.W. : Le rire est particulièrement important. Il montre que le corps est au centre de notre existence, y compris de notre vie mentale. Il réunit à la fois le corps et l'esprit pour en faire un tout. Évidemment, nous avons l'impression d'une perte de contrôle, parce que l'idée que l'esprit dirige tout nous rassure. Il faut également ajouter que le rire est un des grands plaisirs de l'homme et qu'il est précieux pour la santé : il réduit le stress, stimule le cœur et les poumons, et produit de l'endorphine.

M.G. : Pourriez-vous évoquer les manifestations du rire, que ce soit chez les grands singes ou chez l'homme ?

F.W. : La répétition caractéristique du rire des primates est liée au rythme de respiration. Chez les grands singes, le rire commence par une sorte de halètement sonore, et plus la rencontre est intense, plus il est vocalisé. Ces respirations rapides, qui expriment de la joie et de l'enthousiasme, sont l'origine du rire, qui exprime la même chose de façon plus bruyante.

Le volume sonore du rire humain me surprendra toujours parce que je suis habitué au rire des grands singes, beaucoup plus doux, et à celui des petits singes, à peine audible. Mon petit doigt me dit que le volume est inversement proportionnel au risque de prédation.

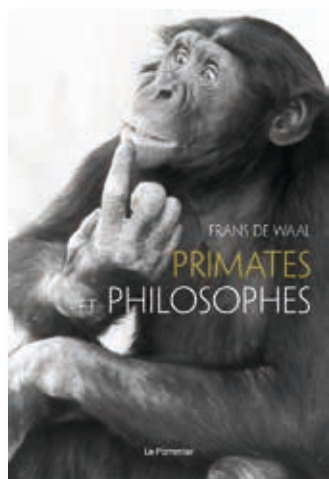
M.G. : Quand a lieu le premier rire d'un jeune hominidé ?

F.W. : Le premier rire a toujours lieu dans un contexte rassurant, chez les hommes comme chez les autres primates. Quelques jours après la naissance, la maman gorille chatouille le ventre de son nouveau-né, qui émet son premier rire. Dans notre espèce, une mère et son bébé ont de nombreux échanges au cours desquels ils guettent le moindre changement d'attention et de voix, riant et souriant sans cesse. L'origine du rire est là, et elle est sans malice.

Les stimulations physiques sont importantes, et elles ont sûrement une longue histoire évolutive derrière elles, puisqu'on constate la même connexion entre chatouillis et chuintement proches du rire chez les rats.

M.G. : Pourriez-vous préciser le ou les rôle(s) du rire ?

F.W. : Le rire a plusieurs rôles. En premier lieu, il contextualise un comportement. Un chimpanzé en renverse un autre et lui plante ses dents dans le cou pour le clouer sur place :



s'ils émettent une cascade de rires rauques, cela veut dire qu'ils sont parfaitement détendus. Les deux partenaires savent que « c'est pour rire ». Le rire modifie la signification des autres actions et cette signalisation permet à l'un d'interpréter le comportement de l'autre : on parle alors de « métacommunication ».

Un autre rôle, très important, du rire est de renforcer la cohésion du groupe, souvent aux dépens des autres. Imaginez-vous face à une clique dont vous ne faites pas partie et où tout le monde rit : vous aurez immédiatement l'impression d'être exclu.

Le rire peut encore être utilisé pour désamorcer une situation ou détendre l'atmosphère – on éclate de rire parce que tout le monde est gêné, on balance une blague pour faire baisser la tension. Chez les chimpanzés, par exemple, j'ai vu des mâles parvenir à étouffer un conflit qui couvait. Trois adultes mâles, les poils hérissés, se livrent à des démonstrations de force impressionnantes. Soudain un tiers s'en mêle, et les voilà partis tous les trois, galopant dans tous les sens, s'envoyant des coups de poing dans les côtes, riant d'une voix rauque, leurs poils retombant peu à peu. La tension a disparu.

Et surtout, le rire permet d'exprimer sa joie et son amusement. Aujourd'hui, nous savons que les grands singes adorent les films burlesques, sans doute à cause des mésaventures physiques des héros.

M.G. : Qu'est-ce qui différencie le rire du sourire ?

F.W. : Je vois deux différences importantes entre le sourire et le rire.

La première se situe au niveau de leur origine respective : ils sont issus de différents points sur le spectre des émotions. Le sourire de l'homme dérive du même rictus nerveux que celui qu'on constate chez les autres primates. Il était à l'origine un signe de peur et de soumission, qui est devenu un signe de non-hostilité, puis d'affection.



Le rire indiquait à l'origine une humeur joueuse qui frôlait l'envie de bagarre et de chatouillis, jusqu'au moment où il est devenu un signal de création de liens et de bien-être, voire de rigolade et de bonheur.

La seconde différence réside dans leur manifestation : le sourire est silencieux alors que le rire s'accompagne de sons rythmés, des éclats de rire, qui contribuent à l'interprétation du signal.

M.G. : Vous utilisez, dans votre livre, l'expression «émotions mêlées». Qu'entendez-vous par là?

F.W. : Cette expression ne s'applique qu'aux êtres humains et aux grands singes, à l'exclusion des autres primates. Chez les hominidés seulement, en effet, les interactions sociales se nourrissent de tendances opposées, que leurs visages révèlent intégralement. Ils n'affichent pas seulement un instantané qui correspond à telle ou telle émotion, mais toute une gamme subtile entre plusieurs émotions. Il est même rare de pouvoir en isoler une seule. En particulier, rire et sourire se sont rapprochés et ont fini par fusionner, parce que nous avons tendance à amalgamer les émotions. Nous allons et venons entre rire et sourire, et vice versa, ou bien nous affichons un mélange des deux. Cette fusion est typique des hominidés.

M.G. : N'y a-t-il donc pas la moindre expression d'une émotion qui n'existe que chez les humains?

F.W. : Si, mais une seule à ma connaissance : le rougissement. Il ne se produit que chez l'homme ! Je n'ai jamais vu ni entendu parler

d'autres primates dont le visage rougirait en quelques secondes. C'est un mystère de l'évolution, surtout pour les cyniques qui pensent que notre vie sociale se résume à l'exploitation égoïste des autres. Si c'était le cas, on vivrait mieux sans avoir le sang qui affleure aux joues et au cou malgré nous et permet de nous repérer comme un phare en pleine mer. En admettant que ces rougeurs soient un signe d'honnêteté, pourquoi l'évolution nous a-t-elle dotés, nous, et pas les autres espèces, d'un signal aussi évident ? ♦



Marie d'Udekem-Gevers est docteur en sciences (UCL) et en anthropologie (ULG). Elle est actuellement professeur à l'Université de Namur (Belgique).

« Quand on a compris quelque chose, on en a moins peur »

Propos de Frédéric du Bus recueillis par Guy Ruelle

Frédéric du Bus est caricaturiste et dessinateur belge. Il collabore avec plusieurs journaux et revues depuis 1988 et participe régulièrement à des émissions à la radio et à la télévision belge.



Frédéric du Bus me reçoit courtoisement dans son bureau décoré de nombreuses caricatures.

G.R.: Frédéric du Bus, pourriez-vous me dire quelques mots sur votre parcours ?

F.dB.: J'ai toujours aimé faire des caricatures. Déjà à l'école, j'amusais tout le monde avec mes dessins. Cela faisait rire le professeur lui-même. C'est un pouvoir extraordinaire quand on n'est pas sûr de soi, qu'on a 15 ans et qu'on voit que les gens se mettent à rire.

J'ai commencé par illustrer des livres pour enfants, notamment Dorémi, Tremplin... Ensuite, chez Casterman, où j'étais mon premier livre, en 1989, j'ai rencontré l'attaché de presse qui travaillait au journal satirique PAN. On m'a proposé d'y faire des caricatures pour remplacer un grand caricaturiste bientôt sur le départ. Je suis resté 10 ans dans ce journal. Ensuite, j'ai été engagé à *La Dernière Heure* et plus tard à *La Libre Belgique*.

G.R.: Souhaitez-vous transmettre quelque chose à travers vos dessins ?

F.dB.: Non, j'essaye vraiment de m'effacer. C'est difficile, parce que quand on fait cela depuis

30 ans, on a une personnalité, une manière de voir le monde, mais je n'estime pas que j'ai un rôle, que je dois sauver le monde en faisant un dessin. Si je dois me lever tous les matins en me disant : je vais dénoncer quelque chose, ce n'est pas comme cela que je vois mon métier. Je le fais surtout pour moi. Il y en a qui font du parapente, du vélo... Moi, la manière de me désangoisser du monde, parce que le monde fait peur, c'est de dessiner.

G.R.: C'est peut-être prendre distance avec l'actualité ?

F.dB.: Prendre distance avec l'actualité, pouvoir la dessiner, l'avoir comprise. Et quand on a compris quelque chose, on en a moins peur. Ça, c'est le fond de mon boulot. Après, j'ai une responsabilité de faire sourire les gens. Je vois leurs commentaires qui me remercient de les faire rire. Dans les bons moments, on peut éventuellement pointer des choses qu'un texte ne peut pas faire, mettre des choses ensemble, faire comprendre des situations. Ça, c'est quand on a réussi un bon dessin : faire sourire, faire comprendre, résumer, cela fait partie du boulot aussi.

G.R. : Y a-t-il une évolution dans vos dessins ?

F.dB. : Je regarde très peu en arrière. Un dessin drôle reste toujours un dessin drôle. Donc il n'y a pas tellement d'évolution. Mais le monde évolue, les clichés évoluent. Il faut donc revoir ses clichés. J'espère que j'évolue. Il faut accompagner le monde. Il y a l'évolution technologique, c'est très important et l'info va beaucoup plus vite. Avant, je pouvais faire mon dessin le matin pour le lendemain.

G.R. : Jusqu'où peut aller la caricature ? Comment avez-vous vécu l'attentat de Charlie Hebdo ?

F.dB. : Je ne connaissais pas les journalistes de Charlie Hebdo. Ils font de la caricature aussi, mais eux font du punk, moi je fais de la flûte. Ils font de la musique, moi aussi, mais les gens confondent, ils croient que la caricature doit dénoncer. Quand on travaille au quotidien dans un journal généraliste que les gens n'achètent pas uniquement pour rire, on a un statut particulier. À Charlie Hebdo, ils avaient le droit de faire ce genre de caricatures. Alors quelles sont les limites ? Il y a toujours des limites, sinon ce n'est pas drôle. Moi j'aime bien avoir des limites.

G.R. : Nous vivons une période difficile, avec beaucoup de souffrances. Est-ce que vous avez pu y voir quelque chose de positif ?

F.dB. : Au début de cette pandémie, lors du premier confinement, c'était tellement incroyable, cela nous tombait dessus. On s'est tous retrouvés à avoir du temps. J'ai vécu avec mes trois enfants à la maison. On partageait des choses ensemble, c'était à la fois sidérant, mais en même temps, assez paisible rétrospectivement. C'était inédit dans l'histoire de l'humanité. On était tous à la maison, on ne bougeait pas, on faisait à manger, tout était au ralenti. Il y a eu un moment de pause dans la vie. On parlait beaucoup. C'était positif. Le silence dans la rue, c'était incroyable.

G.R. : Dans votre vie quotidienne, y a-t-il une place pour le rire, le sourire, avec vos enfants, vos amis ?

F.dB. : Je ne suis pas rigolo, ma femme vous le dira. Pour moi, l'humour, c'est réservé au boulot. Je ne suis pas un mec qui rit beaucoup. Je ne suis pas un boute-en-train.

F.dB. : Comment définiriez-vous la spiritualité ? Quelle place a-t-elle dans votre vie ?

M.T.V. : C'est la question piège. Je produis un dessin chaque jour. Ce n'est pas un boulot qui demande huit heures de travail intensif. Donc j'ai beaucoup de temps pour moi, pour réfléchir, pour penser, mais aussi pour regarder un arbre, pour voir le temps qu'il fait, pour regarder le ciel. Je fais des petites sculptures. Je trouve important de ne pas être que dans le matériel. Plus on vieillit, plus on a de choses à penser. On tire un fil de plus en plus long. Profiter de plus en plus des choses qui sont là, ranger beaucoup, se détacher des choses, préparer la fin en disant : je ne peux pas laisser traîner trop de bagages. J'ai vu partir ma mère il y a deux ans, ce sont des choses qui font réfléchir. Quand on vide l'appartement de sa mère, on se dit : une vie tient dans une caisse à bananes... Cela a toujours été très important pour moi, à quoi tout cela sert. Est-ce que l'on a une utilité dans la vie ? Je n'en suis pas persuadé, mais autant le faire le mieux possible. Je ne sais pas s'il y a un Dieu. Je crois et j'espère qu'il y a quelque chose. J'ai éduqué mes enfants, ils sont baptisés, pas par conviction, mais pour leur donner cet outil-là. Il y a une espérance chez moi que cela n'est pas inutile et vain. Je veux croire à cela. Quand je rentre dans une église, je regarde les sculptures, j'adore cela, c'est chargé et en même temps, ça apaise. Je peux rester une demi-heure assis dans une église. ♦

Guy Ruelle est juriste, conseiller conjugal et psychothérapeute. Diacre permanent, il anime des sessions pour celles et ceux qui ont vécu une séparation. La poésie est l'une de ses passions.

« Le rire n'est pas pris au sérieux ! »

Propos de Paolo Doss recueillis par Charles Delhez

Paolo Doss est un clown original. Mais quoi de plus normal pour un tel métier ? Homme à la double vie, il s'adresse soit aux adultes, lors de congrès par exemple. Alors, il ne se maquille pas. Il laisse la joie apparaître sur son visage. Soit aux enfants, à l'hôpital notamment. Il est alors maquillé et s'appelle Payoyo.

Ou bien on rit et on n'est pas sérieux, ou bien on est sérieux et il n'y a pas de quoi rire ! C'est le genre de paradoxe que Paolo Doss manie à chaque tournant de phrases. De père copte et de mère italienne, il n'a pas eu la vie facile. À cinq ans, sa mère mourait d'une crise cardiaque près de lui. Très jeune, il a connu trois langues différentes, trois cultures. Professionnellement, il a rebondi plusieurs fois.

C'est vers 27 ans qu'il a pu commencer sa carrière artistique. Vie traversée d'épreuves, et pourtant, « la joie, le rire, c'est divin », répète-t-il. Selon lui, le clown est le médecin de l'âme. Paolo Doss n'a donc pas cherché à faire carrière, mais à rencontrer les gens, à leur offrir du sens et à réveiller en eux la joie. « La joie, c'est Dieu agissant à travers moi. Cela réveille ce que les autres ont de divin en eux-mêmes. Je suis reconnaissant à Dieu de me donner ce pouvoir. »

On parle souvent du clown triste, mais vous, vous êtes un clown joyeux...

Excessivement joyeux. C'est un choix que j'ai fait. Pour la peur, la rancœur, la colère, vous n'avez pas besoin de moi. Pourtant, j'ai traversé de grandes tristesses, de profondes solitudes. Mais quand je me maquille en clown, je choisis pendant une heure et demie de donner des choses joyeuses, particulièrement quand je parle de handicap, de deuil... Je suis un clown par foi : la joie n'est pas une conjonction de choses positives, mais une conviction. Un

jour, je pleurais dans la loge avant et après le spectacle, mais ce spectacle m'a aidé à supporter la situation difficile. Quand je suis sur scène, je reçois le rire des 800 personnes qui sont devant moi, mais aussi leurs silences. Ma joie n'est alors pas feinte, mais habitée. Il faut être humble pour ressentir la joie.

Pourquoi voulez-vous faire rire ?

Je ne veux pas faire rire, mais réveiller la joie qui est dans la personne. Je ne veux pas apporter quelque chose, mais être à l'écoute. Il s'agit bien de re-éveiller. Ce n'est d'ailleurs pas moi qui réveille, je donne à l'autre l'occasion de réveiller sa joie. Quelqu'un qui n'a pas de joie en lui, je ne peux pas la lui apporter. Et la meilleure façon de le faire, c'est d'avoir de la joie en soi-même. Le rire, c'est prendre soin de l'autre, c'est une thérapie. On n'est pas dans le faire mais dans l'être.

La joie est au cœur de votre métier...

Oui, mais il faut se préparer à la recevoir. Quand la salle s'éteint et que le spectacle commence, je me dis : Seigneur, que ta volonté soit faite. Je commence alors dans le respect de ce que je suis, dans le respect de ce qu'ils sont. J'ai tout bien préparé, mais je reste très à l'écoute du moment présent, j'improvise en fonction des personnes qui sont devant moi. Le spectacle terminé, je prends tout ce que j'ai reçu, dans la reconnaissance, et je le monte vers le ciel, pour ne pas rentrer chez moi avec un ego gonflé.



Si vous souhaitez accéder à la version intégrale de l'interview de Paolo Doss :



Lien direct vers Calaméo :
<https://fr.calameo.com/accounts/6450696>

Dieu a de l'importance pour vous...

Oui, un Dieu d'amour. Il vit en moi et moi je vis en Lui, Il a de l'humour, c'est le clown en chef ! Je ressens en moi l'action de Dieu et je me sens aidé par mes « potes en ciel ». Quand une foule rit et que les spots s'éteignent quelques instants, je lève les yeux vers le ciel, dans la gratitude.

J'ai beaucoup d'affinités avec le Dieu chrétien, mais je suis loin d'un Dieu de la punition, de la restriction. S'il était le Dieu de la punition, Il serait trop petit pour moi ! Quand j'en parle, j'ai parfois des phrases provocantes, mais c'est pour réveiller. J'aimerais tant que l'on me trouve une image de Jésus en train de sourire !

Quand je donne une formation et que je demande aux stagiaires de mimer un gendarme, ils portent leurs mains à la bouche et font semblant de siffler. Ou un chasseur, ils font semblant de tirer. Pour Jésus, ils étendent leurs bras en croix. Mais Jésus ne se réduit pas à la croix. Il a vécu d'innombrables moments de bonheur ! Dieu nous a créé pour la joie. Jésus est venu nous dire : N'ayez pas peur ! ♦

Charles Delhez est prêtre jésuite et sociologue. Il est l'auteur de nombreux ouvrages. Il est également chroniqueur à La Libre Belgique, à Dimanche et sur RCF et curé de Blocry (Louvain-la-Neuve).



Vient de paraître.

Le rire délivrance

Jean-Pierre Otte

Le jardin botanique de Reykjavik se découvre en se penchant fort en avant, doté d'une loupe, et mieux encore, à quatre pattes, quand la flore en Islande ne s'élève généralement pas à plus de huit ou dix centimètres du sol : ce sont des lichens, des mousses d'un genre polytrix, des broussailles lilliputiennes. Nous étions dans cette exploration, Myette et moi, lorsqu'arrive une bande de femmes en joyeuse farandole, semant des éclats de rires sur leur passage; elles invitent des promeneuses à se joindre à elles, Myette accepte d'en être, et la petite troupe se dirige vers un bâtiment largement vitré, où débute une séance de ce que je vais apprendre être du yoga du rire, selon le concept de son initiateur, Mandan Kataria, docteur en médecine de Mumbai. Un phénomène qui a largement débordé les frontières de l'Inde, des clubs s'étant aujourd'hui constitués partout dans le monde.

Au départ, on se force à rire, un peu comme s'il s'agissait d'amorcer une pompe, et puis les rires viennent *naturellement* et se suscitent les uns les autres par contamination. Cette sorte de yoga, que l'on peut considérer comme une thérapie, combine des rires sans raison avec des respirations yogiques, et est basée sur le principe que le corps ne fait pas la différence entre un rire spontané et un rire simulé. On le pratique contre le stress et la dépression, par une sorte de rituel à reconduire régulièrement, pour un effet de bien-être et de saine énergie.

Dans le même temps ou presque, notre amie berlinoise Antonia Baehr, chorégraphe et performeuse, créait un spectacle intitulé *Rire*, qu'elle allait présenter dans une douzaine de pays, y compris le Brésil et la Chine.

Jouant avec les codes du concert classique, Antonia interprétait un récital constitué de partitions de rires centrées sur l'acte lui-même et non sur le désir d'être drôle. Face à la salle, en costume et cravate, le visage sans expression, elle développait avec la rigueur de l'exercice de style des variations sur ce comportement personnel et social dans une relation en miroir avec son public. La séance se terminait le plus souvent par un rire géné-

ralisé de l'assistance, la contagion étant un effet secondaire inévitable.

C'est encore approximativement à la même époque que j'avais aperçu Raymond Devos dans un café près de La Bourse à Bruxelles; il était interrogé par des journalistes et je m'étais mis à proximité pour entendre ce qui se disait.

Devos parlait du rire comme d'une décharge d'énergie utile au physique comme au mental quand il s'agissait pour lui d'amuser, de délasser, de détendre au sens le plus littéral du terme.

Son humour joue et jongle avec l'imaginaire, l'évasion, le rêve et l'absurde, et sur les grandes questions essentielles existentielles: «D'où viens-je? qui suis-je? où vais-je?». Le temps de l'humour, selon lui, n'est plus aux tartes à la crème ni aux gens qui tombent, mais aux idées fixes, aux névroses, aux obsessions, à la vie devenue une gesticulation.

Que ce soit dans le yoga indien, la performance d'Antonia ou le récital de Devos, il se produit à des degrés divers quelque chose d'étrange qui semble de l'ordre de la délivrance.

Dans un espace-temps spécifique, le rire nous détend, nous déleste de nos problèmes et nos tourments, et plus encore, nous dépossède de nous-mêmes. Pour ensuite, dans le reflux, nous rendre à une sorte de détente identitaire et de bien-être, à une sensibilité neuve, l'esprit comme rasséréné pour avoir été un moment délivré de lui-même, encore que la libération ne soit pas la liberté. ♦



Vient de paraître.

Esprit indépendant, **Jean-Pierre Otte** est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages consacrés aux mythes de la création, aux rituels amoureux et aux événements de la vie personnelle. (Robert Laffont, Seghers, Julliard, Les Belles Lettres...)

Mais pourquoi rions-nous ?

Laura Rizzerio



Depuis les origines, le rire a intrigué les hommes, suscitant tantôt l'enthousiasme tantôt le rejet. Déjà les premiers philosophes grecs, tout en reconnaissant une certaine utilité au rire, ont été partagés à propos de sa valeur et de son utilité. Si les cyniques en ont fait un décapant pour dissoudre les conventions sociales, les *pythagoriciens* et les *stoïciens* l'ont identifié à un blasphème qui ridiculise les dieux et le monde. Seuls *Socrate*, *Platon* et *Aristote* ont reconnu au rire une certaine utilité, comme agent moral d'abord et comme moyen de connaissance capable de dépister l'erreur par l'ironie ensuite. La tradition chrétienne s'est aussi divisée à propos de la valeur à attribuer au rire. Si Jean Chrysostome, Ambroise ou encore Basile de Césarée l'ont condamné comme indigne de Dieu, en soulignant que Jésus n'a jamais ri, Clément d'Alexandrie en a mis en valeur la positivité, reconnaissant son utilité dans l'éducation des chrétiens néophytes¹. En somme, l'histoire du rire est complexe et déjà à ses origines, cet acte typiquement humain a marqué les esprits en suscitant admiration et aversion. Rien d'étonnant alors qu'aujourd'hui encore le rire questionne, ainsi qu'en témoigne la controverse à propos des caricatures.

Mais pourquoi le rire affecte-t-il tellement l'humain au point d'en devenir un objet de controverse ?

Dans un essai de 1920 (*Le rire*, Alcan), Henri Bergson tâche de répondre à la question en

montrant que le rire, étant une spécificité des êtres intelligents que nous sommes, interroge certains aspects de notre mode de vivre en société, en contribuant au développement de l'être social que nous sommes. Ce qui nous fait rire, en effet, c'est le comique issu de rigidités de nos comportements ou de la répétition mécanique de certains de nos gestes publics. Or, dans son dynamisme, la vie exige attention, souplesse et adaptation et a horreur de la rigidité qui souffre d'inadaptation et conduit souvent à la brisure. Un homme rigide devient vite asocial car son activité, mécanique et répétitive, tendra inévitablement « à s'écarter du centre commun autour duquel gravite la société » (p. 20). Le rire serait alors une sorte de châtiment de la raideur qui met à l'épreuve la société. Autrement dit, Bergson voit dans le rire l'instrument offert à l'intelligence humaine pour démasquer toute forme de rigidité et la corriger en en faisant apparaître les traits sous la forme du comique. C'est ainsi que le rire, qui est pour l'homme un don de nature, devient une richesse qui cependant dérange et peut causer aversion et rejet. Aristote et Clément d'Alexandrie ont eu raison de suggérer une éducation du rire, en reconnaissant que la perte de celui-ci conduit au déclin de la culture et de la société. Même quand cela nous dérange, faisons donc trésor de nos capacités de rire de nous. ♦

¹ Sur la tradition chrétienne et le rire cf. Laura Rizzerio, *Les chrétiens et le rire. La voie médiane de Clément d'Alexandrie*, NRT 137, 2015.

Laura Rizzerio est docteur en philosophie (UCL) et professeure à l'Université de Namur.

Rire offre une pause

Alain Arnould

À partir du seizième siècle, les peintres se spécialisent dans un sujet. Natures mortes, marines, paysages ou portraits deviennent des thèmes principaux, alors qu'avant ils ne faisaient partie que du décor. Dans ce développement artistique, le rire aussi se voit attribuer un genre propre, réservé à la sphère profane. Comme l'écrivit l'archevêque de Bologne Gabriele Paleotti en 1582, les scènes de rieurs offrent une pause aux spectateurs, qui peuvent ensuite mieux se consacrer aux éléments plus sérieux de la vie. Il apprécia leur rôle cathartique mais l'hilarité devait se limiter à des parenthèses.

Les tableaux de ce genre particulier mettent habituellement en scène des rieurs d'un milieu moins sophistiqué que les collectionneurs de l'époque. Ils se caractérisent par des personnages aux expressions et faciès grotesques, qui s'amusent et se moquent de gestes déplacés. Le rire des protagonistes, généralement lié à un élément grivois ou à une déformation, cherche à susciter l'hilarité auprès des spectateurs. Des scènes de ce genre sont en vogue dans la peinture des Plats Pays et d'Italie.

Dans ce panorama, le tableau de Bartolomeo Veneto (c. 1470 – 1531) fait figure d'exception.

Il reçut sa formation dans la cité des doges, où il apprit à maîtriser le rendu du raffinement vestimentaire de ses habitants. On retrouve ensuite cet artiste peu documenté à la cour de Ferrara et de Milan et dans d'autres cités d'Italie septentrionale où il jouit d'une grande réputation comme portraitiste.

Dans une de ses compositions, Bartolomeo Veneto montre quatre jeunes rieurs, deux hommes et deux femmes, réunis à l'occasion d'un moment musical. Élégamment vêtus, ils ont tous les quatre le sourire aux lèvres. Il s'agit d'amis qui passent un bon moment ensemble en écoutant la flûte de l'homme à gauche. Trois des personnages ont le regard tourné vers l'extérieur du tableau, entraînant ainsi les spectateurs dans la bonne humeur de leur rencontre. La jeune femme au centre, peut-être subjuguée par le morceau que le musicien vient d'interpréter, n'a cependant d'yeux que pour lui.

Par la suite, cette composition de Bartolomeo Veneto sera souvent reprise par divers peintres lombards mais ils l'interpréteront de manière plus grotesque et plus scabreuse. Le thème du rire est malgré tout resté relativement rare dans les arts visuels. Il trouvera un espace de liberté plus grand et plus privé dans l'écrit. ♦

Alain Arnould est dominicain, docteur en Histoire de l'Art. Il a été aumônier des artistes à Bruxelles et il réside actuellement à Rome comme assistant du Maître de l'Ordre des Prêcheurs pour l'Europe septentrionale et le Canada.



Attribué à Bartolomeo Veneto, Quatre personnages qui rient (Huile sur bois. 67 x 140 cm). Vers 1510. Florence, collection privée ; (©Wikiart)

RIRE • Luc Templier

Cher Monsieur,

Votre lettre est touchante. Si je ne peux malheureusement pas changer le monde pour vous plaire, je peux vous encourager à user d'un Art que je pratique moi-même depuis longtemps, et dont je mesure aujourd'hui tous les bienfaits : le rire.

Dans une note de son journal, Anne Frank, devant la fenêtre aveugle de sa cachette écrivait : « Un bon fou rire vaut mieux que dix cachets de valériane... »

Le rire est une « arme douce » qui fusille les angoisses et abat les peurs. Il décourage et délaie les inutiles soucis. Il mitraille l'esprit de sérieux. **S'il y a bien un moyen de reconnaître le sage de l'imposteur, c'est, chez le charlatan, cet attachement continu à l'esprit de sérieux. Le sage est joyeux ; l'imposteur ironise et raille.**

Si vous gardez l'humour et le rire en surplomb de votre Vie, il vous éloignera des basses ignominies de l'austérité permanente ! Et surtout, il fustigera la tentation de se prendre soi-même trop au sérieux. Car soyez certain qu'il n'y a pas meilleure thérapie que de se moquer gentiment de soi. Heureux celui qui s'amuse de lui-même, car il n'en finira jamais de rire.

Ce doit être la règle dans votre atelier comme dans votre Vie – vous qui êtes artiste – de vous frayer un chemin entre l'humour, la joie, la rigueur et le respect. L'humour peut en effet creuser la profondeur, s'il se garde des rabots tranchants de l'ironie.

Mais ne confondez pas le rire salutaire avec le ricanement perpétuel propre à notre époque, qui confond allègrement l'Art et le divertissement, l'humour et la gaudriole.

Avec mes sentiments respectueux.

*P.S.: Ne faites partie d'aucune secte, Monsieur,
mais soyez un adepte du rire,
une société secrète qui se joue du sérieux.*

*Lettre et calligraphie
sont inspirées du livre
de Luc Templier
L'Art de Vivre,
Editions Dervy.*

L'humour est un lieu sûr où le sérieux peut se réfugier et survivre

L'humour est
un lieu
sûr où le
sérieux
peut se
réfugier et
survivre



L'HUMOUR
est un lieu
sûr où le
sérieux
peut se re
fugier et
survivre



L'humour est un lieu sûr où le sérieux peut se réfugier et survivre



Rire au concert ?

Le « classique » a aussi ses perles, ses étonnements, son humour...

Lucien Noullez

La pianiste Élodie Vignon, qui venait d'enregistrer les *Études de Debussy* en 2018¹, me disait son bonheur de jouer ces œuvres aux États-Unis.

La *Première étude* de Debussy commence en effet par la citation d'un exercice composé par Czerny. Debussy n'aimait pas étudier, et même s'il avait revu avec bonheur les études de Chopin pour en établir une nouvelle édition, il se moquait bien des penums imposés aux pianistes de son temps. Les pièces de Chopin, à vrai dire, n'ont d'*études* que leur nom. Comme celles de Debussy, d'ailleurs... et ledit Debussy

brocardait Czerny, qui passait alors pour un raseur: le type même du pédagogue fastidieux.

Notons que Carl Czerny (1791-1857) vaut beaucoup mieux que sa caricature, et ses *Études de salon*, par exemple, révèlent un compositeur fin, émouvant et inspiré. Je les ai écoutées avant de vous écrire.

Mais ce ne serait pas la seule fois qu'on prendrait Debussy en flagrant délit d'injustice.

Il fait donc entendre les premières mesures de Czerny, puis il fait déferler sur elles une cascade cacophonique avant de libérer son propre génie, qui allait agrandir, pervertir et amplifier

¹ Sous le label *Cypres*. www.cypres-records.com

les pauvres notes de celui qu'il nommerait : « Monsieur Czerny ».

Élodie Vignon raconte, donc, que le public des USA s'esclaffait, quand il entendait tomber sur Czerny la dérision du grand Claude, et cela encourageait cette artiste à jouer là-bas ces douze *études* sublimes. L'intelligence du public américain était réactive. Elle stimulait la pianiste.

Je pense aussi que le public du concert classique gagne tout à être vivant, à s'exclamer, à trépider, à rire quelquefois. C'est même le grand Alfred Brendel qui prétendit un jour qu'il préférerait qu'une salle rie plutôt qu'elle ne tousse, mais hélas, il dut toute sa carrière endurer plus de larynx que de zygomatiques, ce qui le mettait hors de lui².

Pour voir ce que peut donner la joie dans le classique, il suffit de regarder les concerts des *Proms*, diffusés chaque été par la BBC. Le public britannique, nombreux, tumultueux, mais en même temps discipliné, commence par se taire et par participer à la gravité des œuvres qu'on lui propose, pour après se déchaîner, sans jamais perdre la mesure. Quand l'orchestre de ce festival entame quelques tubes classiques endiablés ou drolatiques, on voit une foule agiter des petits drapeaux, danser comme au stade de foot, jouer du mirliton, claquer des mains, mais toujours en mesure, toujours avec l'orchestre, et sans débordements.

Quand Joseph Haydn composa sa 92^e symphonie en 1791, il décida de jouer un bon tour aux londoniens qui l'avaient invité, et qui le traitaient en notable. Après l'exposition d'un thème simple, dans le deuxième mouvement, papa Haydn réveilla son monde par un sacré coup de timbale, qui valut son nom : *La surprise*, à ce chef d'œuvre symphonique et goguenard. On peut encore goûter de la manière dont Marc Minkowski restitue cette surprise en faisant crier ses musiciens (les *Musiciens du Louvre*)

2 Voir : Alfred Brendel, *Musique côté cours, côté jardins*, Buchet/Chastel, 1994, pp. 30 et s. Brendel y mène une réflexion sur la « drôlerie » en musique. Ses conclusions s'écartent tant soit peu des miennes. Elles n'en sont que plus stimulantes.

avec le timbalier. L'enregistrement, disponible sur CD, fait entendre une clameur stupéfaite et apeurée du public, suivie de... rires.

Mozart composa une *Plaisanterie musicale* en juin 1787, une façon de se moquer des mauvais musiciens : compositeurs et interprètes. Ça y allait fort, dans l'usage des stéréotypes du temps, et tout sonne faux dans cette œuvre, tout porte à rire.

Le père de Wolfgang : Léopold Mozart, en faisant intervenir des jouets forcément un peu faux dans une symphonie naïve mais célèbre, conduisit lui aussi à une certaine forme de dérision.

On ne compte plus les passages d'opéras qui, de Purcell à Mozart (toujours lui), de Mozart à Rossini, de Rossini à Offenbach, d'Offenbach à certaines pièces de Ligeti ou de Bernstein, prêtent à rire. On ne les compte plus, mais on garde cela un peu sous le boisseau, comme si le rire et le classique s'opposaient, comme s'il fallait que la « grande » musique se préservât du rigolo.

Or, il y a une certaine grandeur dans le rire. C'est Pierre Dumayet qui le rappelait dans un livre déjà ancien : « Il y a des gens qui ne peuvent pas rire. Ils sont d'un seul tenant. Or le rire est comme un saut périlleux : si on se met à rire vraiment, on risque de ne pas retomber sur soi³. »

Bien sûr, il ne viendrait à l'esprit de personne de s'esclaffer dans une symphonie de Brahms, ou dans une lamentation de Gesualdo. Mais si la musique dite « classique » nous conduit bien souvent au centre de notre gravité humaine, quelques-uns de ses plus grands maîtres nous rappellent aussi, par leur humour, que ce centre de gravité se pervertit quand il cède à l'esprit de sérieux. ♦

3 Pierre Dumayet, *Narcisses*, Ed. Talus d'approches, 1986.

Lucien Noullez est un écrivain né à Bruxelles. Il y a enseigné, lu et écouté beaucoup de musique.



Éclats du rire

Myriam Tonus

Rire n'est pas, comme le pensait Rabelais, le propre de l'être humain. De récentes études en éthologie ont apporté la preuve que certains animaux émettaient eux aussi des bruits qui exprimaient ce que nous appelons le rire, lié à un plaisir réel. Ainsi, les rats produisent de petites vocalises et sautent de plaisir lorsqu'on les chatouille ! Le rire est donc inscrit dans le cerveau du vivant – même si l'on peut penser que cela reste à un stade embryonnaire, sinon virtuel, chez la moule ou l'araignée. Et chez l'être humain, les comportements liés à l'expression de la joie (dont le rire) se complexifient au fur et à mesure de sa croissance.

Chez le bébé, les premières « risettes » sont un simple exercice musculaire, comme il en fait avec ses mains ou ses jambes. La réaction émue et souvent spectaculaire que provoquent ces risettes (« Oh ! Regarde, il m'a souri ! Mais c'est bien, ça, mon bébé ! ») agit comme un renforcement et c'est ainsi, estimait Françoise Dolto, que s'installent des interactions rapides et volontaires entre le nourrisson et son entourage. Instinctivement, le tout-petit comprend que lorsqu'il « sourit », il déclenche comme

un flot de bien-être et de tendresse... Si son entourage est lui-même souriant et ouvert à l'humour, nul doute qu'en grandissant le petit humain va lui aussi s'imprégner non seulement de joie de vivre, mais aussi de ce second degré qui permet de voir, par-delà des situations banales, le décalé, le surprenant, bref ce qu'on appelle l'humour. On voit peu d'enfants se mettre à hurler lorsque le parent leur dit : « Tu es mon petit lapin et je vais te croquer ! »... Au contraire : assez rapidement, ils vont en effet plutôt éclater de rire et montrer les quenottes en répondant : « Non, c'est moi qui vais te manger ». La complicité est installée...

Bon pour la santé et le lien

C'est que le rire est intrinsèquement lié à la relation. Relation au monde et à tout ce qui y circule : les autres (humains et animaux), des œuvres (un film comique, une BD, un livre...), des situations (une chute spectaculaire mais sans gravité, par exemple). Mais relation à soi aussi : pauvres de nous, si nous ne savons pas quelquefois rire de nous-mêmes, de nos incongruités, de nos maladresses ! Malheur

aussi, si l'autre ne peut les considérer avec humour... Histoire vraie: un garçon, pensant reconnaître de dos son ami assis dans une salle de spectacle, s'approche et lui assène un coup sur la tête avec son programme. Stupeur: la personne se retourne et il s'aperçoit qu'il ne la connaît pas! Ç'aurait pu se transformer en incident fâcheux, mais dès que le garçon se confond en excuses pour sa méprise, l'inconnu se met à rire... et ce rire désormais partagé éteint toute possibilité de conflit. Rire «de bon cœur» ou «à gorge déployée» en écoutant une histoire drôle ou en assistant à un spectacle de clowns, cela fait du bien; et si l'on est plusieurs à partager le plaisir, c'est encore mieux!

Le rire provoque en effet dans le corps une décharge salubre qui évacue la gêne, la tension, l'inconfort aussi bien que le trop-plein de contentement. Il fait baisser le taux de cortisol (l'hormone du stress), booste notre système immunitaire et diminue la sensation de douleur – les Clini-clowns peuvent en témoigner au quotidien. On peut même s'étrangler de rire! Des entreprises l'ont bien compris, qui organisent pour leur personnel des séances de «yoga du rire»: le simple fait que se retrouvent couchés au sol, côte à côte, la directrice financière, l'agent d'entretien, la secrétaire et quelques employé-es, toutes et tous se fendant la poire sans la moindre gêne, ça crée un lien inhabituel, foi de participante!

Une frontière salubre

Pas étonnant non plus si la langue française (d'autres aussi, sans doute) déploie une telle richesse dans le vocabulaire lié au rire: c'est se marrer, rigoler, se bidonner, se poiler, pouffer, se fendre la pêche, la pipe, se dilater la rate, se gondoler, se désopiler... L'origine de tous ces vocables permet à elle seule de se payer une pinte de bon sang (ben oui, les vampires ont le droit de se tordre, eux aussi). Pourquoi dit-on «rire comme un bossu»? Parce qu'on dit «se tordre de rire» et que les bossus ont le corps lui aussi tordu. Rire comme une baleine fait évidemment référence à l'immense bouche du cétacé qui peut donner l'impression qu'elle se marre lorsqu'elle l'ouvre toute grande. Quant à



«rire jaune», ce rire un peu malsain et forcé, il viendrait de ce que les personnes hépatiques sont – on peut le comprendre – d'humeur plutôt maussade; lorsqu'elles rient, c'est donc de manière un peu contrainte et leur teint finit par «colorer» leur expression.

Occasion de s'en souvenir: le rire peut en quelque sorte se dévoyer, se pervertir, se faire instrument de ricanement, risée, raillerie, mauvaise hilarité. Lorsqu'on rit sous cape – allusion aux manteaux longs, avec capuchon, derrière lesquels on pouvait se dissimuler – c'est que l'on veut cacher ce qui réjouit, qu'on refuse de le partager, le plus souvent parce que l'on rit alors aux dépens de quelqu'un qui ne s'en rend pas compte. Mais quelquefois aussi, on peut rire silencieusement, presque en soi-même, lorsque par exemple on se remémore un bon moment vécu avec une personne désormais absente. Est-ce rire encore? Oui, sans doute: un éclat de joie, même retenu, est encore éclat de rire, même enfui. Entre rire et ricaner, la frontière est abyssale. Les vrais et bons rieurs se gardent toujours de la franchir. ♦

Myriam Tonus est laïque dominicaine, romaniste, chroniqueuse et théologienne. Ces disciplines sont devenues ses lunettes de vie.



L'empereur Aśoka

Gouverner pour le bonheur de tous

Jacques Scheuer

Surpris par une pandémie qui a rapidement fait le tour de la planète, nous découvrons l'interdépendance de tous les vivants. Nous mesurons mieux que des vertus telles que sagesse et compassion ne peuvent se vivre dans une pure intériorité. Elles ont à se déployer dans l'espace et le temps, dans la société et l'environnement.

Au III^e siècle avant notre ère, l'empereur Aśoka régnait sur un immense territoire couvrant le centre et le nord du sous-continent indien. Prenant conscience des violences et massacres qui avaient accompagné ses conquêtes, il se rapprocha des enseignements du Bouddha. Opérant une véritable conversion, il entreprit de gouverner son empire selon de nouvelles valeurs. Ses intentions et son programme nous sont connus par les nombreuses ins-

criptions qu'il fit graver à l'attention des populations¹.

Ces textes proclament une Loi (*dharma*) plus morale que religieuse et des principes éthiques inspirés des enseignements du Bouddha. Ils manifestent le souci d'œuvrer au bien-être et au bonheur de tous les vivants. Cela commence par la cuisine :

Ce texte de la Loi a été gravé sur l'ordre du roi ami des dieux au regard amical. Ici il est défendu de sacrifier en tuant un vivant quelconque... Auparavant, dans la cuisine du roi ami des dieux au regard amical, chaque jour plusieurs centaines de

¹ Les inscriptions d'Aśoka, traduites et commentées par J. Bloch. Paris, Les Belles Lettres.

milliers d'animaux étaient tués pour le repas; mais maintenant, au moment où l'on grave ce texte de la Loi, on ne tue pour le repas que trois animaux: deux paons, une gazelle... Même ces trois animaux ne seront plus tués désormais. (90-93)

Reprenant une idée bien indienne, Asoka considère que, par son action, il doit se libérer d'une dette à l'égard des êtres :

Je considère que mon devoir est le bien de tout le monde... Il n'y a pas d'activité supérieure à faire le bien du monde entier. Et tout effort que je fais est pour libérer ma dette à l'égard des créatures; ici-bas je travaille à leur bonheur, et dans l'autre monde je veux qu'elles gagnent le ciel. (108-109)

Ce souci du bien-être de tous inspire des mesures concrètes pour soulager les souffrances et les peines :

Partout le roi ami des dieux au regard amical a institué les deux secours médicaux, secours pour les hommes, secours pour les bêtes. Les plantes médicinales utiles aux hommes et celles utiles aux bêtes... ont été envoyées et plantées... Sur les routes, des puits ont été creusés et des arbres plantés à l'usage des hommes et des bêtes. (94-95)

Outre les besoins matériels, la bienveillance de l'empereur s'étend au sentiment de sécurité, au désir des populations de l'empire et des pays voisins de vivre en paix et sans crainte :

Même si on lui fait tort, l'ami des dieux pense qu'il faut patienter autant qu'il est possible de patienter... Car l'ami des dieux veut qu'il y ait chez tous les êtres sécurité, maîtrise des sens, équanimité et douceur. Or la victoire



que l'ami des dieux considère comme la première de toutes, c'est la victoire de la Loi... Le bénéfice qui s'en obtient est une victoire universelle. Or toujours la conquête donne une sensation de joie. Cette joie a été obtenue par la victoire de la Loi. (129-131)

Asoka demande également que l'on traite les prisonniers et les condamnés avec patience et un moindre recours à la force. Les pauvres, les faibles, les serviteurs ou esclaves ne sont pas oubliés. Nous ignorons dans quelle mesure ce beau programme a été effectivement mis en pratique. Il est clair cependant qu'il se fonde sur une véritable tendresse à l'égard de tous les vivants :

Tous les hommes sont mes enfants. Comme pour mes enfants je désire qu'ils aient tout bien et bonheur dans ce monde et dans l'autre, c'est aussi ce que je désire pour tous les hommes. Si mes voisins indépendants se demandent ce que je désire, tout ce que je désire c'est qu'ils se rendent compte que le roi ami des dieux veut qu'ils soient sans appréhension à son sujet, qu'ils aient confiance en lui, qu'ils n'aient de lui que du bonheur et aucun mal... Le roi est comme un père pour eux, et il les aime comme lui-même; ils sont comme les enfants du roi. (141-142) ♦

Jacques Scheuer est prêtre jésuite. Il a enseigné les philosophies et les religions de l'Inde et de l'Extrême-Orient à l'Université catholique de Louvain. Il est enseignant invité au centre Sèvres à Paris.



Humour évangélique

André Wénin

Qui a dit que les évangiles n'avaient pas d'humour? Sans doute quelqu'un qui n'avait pas les codes qui permettent de le repérer et de le savourer. Ainsi dans la scène de l'impôt à César (Luc 20,19-26)

Le récit évangélique touche peu à peu à sa fin. Désormais, un conflit ouvert oppose les autorités du peuple et Jésus. Il les met en cause, en effet. À ses yeux, en dignes fils de leurs pères qui ont tué les prophètes, grands prêtres et scribes s'opposent au Dieu qu'ils croient servir et détournent le peuple de lui. Aussi, pour eux, c'est décidé : il faut faire taire définitivement ce Jésus. Mais, craignant le peuple qui l'apprécie, ils n'osent agir directement. Comment faire pour ne pas avoir à l'arrêter eux-mêmes? Laisser faire le sale boulot par l'autorité de tutelle : les Romains ! Car leur but est clair : « Le livrer au pouvoir et à l'autorité du gouverneur. »

Leur stratégie est retorse. Pour pouvoir livrer Jésus au gouverneur romain, il faut l'amener à prendre une position qui le compromettra à ses yeux. Et pour que le peuple le lâche, il faut qu'il soit témoin de son faux-pas et ne puisse donc s'opposer à ce qui lui arrivera. Enfin, ces autorités religieuses qui surveillent Jésus se doivent de ne pas s'exposer imprudemment et de sauvegarder leur réputation. Ils trouvent donc des gens capables de mettre en œuvre leur plan. « Ils envoyèrent des indicateurs se donnant l'allure d'être des justes pour prendre Jésus en défaut sur une parole. » Apparemment bien sous tous rapports, ces faux-jetons professionnels seront capables de cacher soigneusement leur double jeu.

« Ils l'interrogèrent : "Maître [= enseignant], nous savons que c'est avec droiture que tu parles et enseignes, et que tu ne fais pas considération de personne, mais c'est selon



la vérité que tu enseignes le chemin de Dieu. Nous est-il permis, oui ou non, de payer l'impôt à César ? » Ainsi, le piège consiste à amener Jésus à se prononcer sur l'impôt exigé par le pouvoir romain. S'il dit qu'il ne faut pas payer, il se rendra coupable d'insoumission envers l'occupant. En cas de réponse positive, il passera pour un collaborateur, un traître à la nation, le peuple ne le soutiendra plus, et ses chefs auront les mains libres.

Mais avant de poser la question piège, les envoyés complimentent Jésus avec des mots qui illustrent ses « qualités ». En louant copieusement le rabbi impartial qui ne se laisse guider que par la vérité, ils expliquent la raison pour laquelle ils vont lui poser leur délicate question. Le lecteur n'est pas dupe : ils ne croient pas un traître mot de ce qu'ils disent. Ils ne font que flatter Jésus en présence de l'assistance. Et s'ils insistent sur sa réputation d'enseignant plus qu'intègre, c'est pour mieux le pousser à ne pas la faire mentir en répondant à la question « avec droiture », « sans considération de personne » (pas même des autorités romaines), « selon la vérité » qui conduit à Dieu. Bref, ils jettent de la poudre aux yeux pour que, sans se douter de rien face à ces gens honnêtes, Jésus donne dans le panneau et se prononce : oui ou non ?

Jésus flaire aussitôt la machination aussi hypocrite que malveillante, mais il le cache à ses interlocuteurs (au contraire de ce qu'on lit chez Matthieu, où Jésus les traite tout de suite d'hypocrites). Jouant au plus fin, il répond par une autre question : « Montrez-moi un denier : de qui est l'effigie et l'inscription ? » Elle est

apparemment si anodine que même le lecteur se demande où Jésus veut en venir (pour autant qu'il accepte d'oublier la suite qu'il connaît !). La réponse coule donc de source : « De César ». Alors Jésus sort son atout gagnant : « Ben alors ! Rendez ce qui est de César à César, et ce qui est de Dieu à Dieu. » Sans agressivité aucune, et sans doute amusé, il tire son épingle du jeu en coinçant ceux qui croyaient le coincer et les renvoie à leur responsabilité de trouver comment ils peuvent rendre à Dieu ce qui lui revient tout évitant d'indisposer les Romains.

« Ils ne parvinrent pas à le prendre en défaut sur son propos devant le peuple et, stupéfaits de sa réponse, ils se turent. » Prétendaient-ils « le prendre en défaut sur une parole » ? Cette parole leur cloue le bec ! Et cela devant le peuple, aux yeux de qui Jésus gardera toute son aura. « Tel est pris qui croyait prendre ». L'ironie ridiculise ces hypocrites démasqués et les autorités qui les ont envoyés. Une ironie qui pousse le lecteur à sourire avec Jésus, en admirant l'astuce avec laquelle il les a mis en boîte. ♦



André Wénin est bibliste et théologien. Il a enseigné l'exégèse de l'Ancien Testament et les langues bibliques à l'Université catholique de Louvain.

Rire

Hicham Abdel-Gawad

S'il est bien un sujet délicat à articuler avec la question religieuse, c'est le rire. Réflexe naturel qui entraîne de multiples petites contractions thoraciques, un étirement des muscles de la bouche et, surtout, une décharge substantielle de dopamine, cette réaction peut sembler être une énigme tant est que son utilité n'est pas aussi évidente que d'autres réflexes, comme celui de retirer sa main d'une surface trop chaude ou éternuer.

Des psychologues ont proposé comme explication la diminution du stress, l'augmentation de la sensation de satisfaction et aussi une incitation à la socialisation (certaines études montrant en effet que nous rions trente fois plus quand nous sommes avec d'autres personnes que lorsque nous sommes seuls). Sur un plan plus philosophique, on peut lier la question du rire à celle du tabou. Nous rions d'une situation car elle renverse nos attentes, prend le contre-pied du correct, voire même elle rend supportable l'infâme dans le cas de l'humour noir.

On entre ici dans la principale source d'incompatibilité supposée entre le rire et le religieux. La religion traite en effet de questions fondamentales : l'origine et la fin, la vie et la mort, l'immanence et la transcendance. Des questions on ne peut plus sérieuses. La religion touche aussi à des affects profonds : elle constitue un des vaisseaux de construction identitaire de l'individu qui s'attache sentimentalement à des figures, des récits et des traditions. Se pose donc la question de savoir si l'on peut rire de la religion. Ou dit autrement : la religion peut-elle être objet d'un renversement, et si oui de quel type ?

On pense assez naturellement à la question des caricatures. Lorsque la caricature s'empare de la religion, c'est pour en renverser les codes

de sacralité, autrement dit : pour la désacraliser. On comprend facilement que le processus soit quelque peu difficile à vivre pour les croyants : l'acte de désacralisation transforme des nœuds de révérence en rire irrévérencieux. L'émoi sincère d'une religiosité qui a un sens profond pour les croyants est ainsi soumis à la moquerie, parfois cruelle, et qui ne s'épargne pas non plus certains écarts de mauvais goût.

On peut néanmoins se demander ce que la caricature moque réellement ? Quand un journal publie une caricature d'un prophète, est-ce qu'il désacralise le prophète en tant que tel ou une représentation que d'aucuns s'en font ? Autrement dit, et plus que jamais, il est nécessaire de se demander : de qui se moque-t-on ?

En décentrant quelque peu notre perspective sur la caricature, on peut concevoir la religion non pas comme un objet de rire mais comme *le lieu* d'un rire qui porte sur un tout autre objet. En effet, toutes les formes de religiosité ne se valent pas. Une religiosité emprunte de littéralisme bigot et de ritualisme sec n'est pas du même acabit qu'une religiosité qui élève l'esprit. Quand on représente un prophète dans une situation qui ne lui sied pas, il faut ainsi se poser la question de la forme de religiosité à l'origine de la moquerie.

Ainsi, quand un terroriste tue au nom de la sainteté d'une figure prophétique, il s'attend à provoquer la peur. La caricature renverse donc non pas la figure prophétique elle-même mais les attentes du terroriste en prenant le contre-pied de sa religiosité mortifère et en lui opposant un éclat de rire. Or donc, si la caricature a encore ce pouvoir de transformer la terreur en rire, c'est-à-dire transfigurer la souffrance en vie, toute religion peut supporter d'en être, au moins de temps en temps, le lieu. ♦



© Calligraphie de Samira Mhanzez Serghini

Hicham Abdel-Gawad est doctorant en sciences des religions à l'Université catholique de Louvain, il a publié plusieurs ouvrages aux éditions La boîte à Pandore.

Samira Mhanzez-Serghini est romaniste, professeure de français. Elle étudie la calligraphie.

SOU-RIRE : au cœur de nos relations

Guy Cossée de Maulde
Centre Avec

Isa est née voici trois jours. Un sourire se lit sur le visage de celles et ceux qui l'entourent. Expression de la joie qui les anime. Expression de leur affection et de leur attention à son égard. Quant à Isa, endormie, elle esquisse à certains moments un sourire qui semble exprimer un état de bien-être, si inconscient soit-il. En attendant que – six à huit semaines plus tard – Isa commence à reconnaître le visage des autres et leur rende son sourire à elle. Modestes débuts d'un échange heureux dont on peut espérer qu'il fera grandir non seulement Isa mais aussi ses parents et son entourage...

À la différence du sourire, qui est silencieux, le rire se marque physiologiquement par des contractions des muscles faciaux s'accompagnant de l'ouverture de la bouche et d'expirations saccadées sonores. Chez l'enfant, il apparaît vers les 4 ou 8 mois : voilà qu'Isa éclate de rire en voyant son père déchirer, non sans rire lui-même, une feuille de papier. Un rire communicatif, d'où qu'il vienne, car Isa découvre qu'elle aussi peut faire rire ses parents. Le rire s'avère déjà comme essentiel pour le développement de la relation, du dialogue, de la communication sociale, du vivre ensemble...

Le rire et le sourire prennent, bien sûr, des formes diverses. Le sourire sera expression de bien-être, accueillant, encourageant..., mais il pourra être réservé, gêné, distant, sarcastique, dédaigneux... Tout ceci marque nos relations, positivement ou négativement.

Il en va de même du rire. Nous distinguerons le rire joyeux, le rire forcé et le rire jaune dans des situations désagréables, le rire convenu face aux autres qui rient sans que j'en voie la raison,

le rire nerveux quand je suis mal à l'aise, le fou rire que je ne parviens pas à maîtriser, etc. Je puis rire des autres (m'en moquer) – et cela peut aller jusqu'au harcèlement – comme je puis rire de moi-même (en reconnaissant avec humour mes limites).

Nous pouvons rire ensemble : le rire partagé a une fonction sociale, il soude le groupe. Mais, soyons lucides, ce peut être pour le meilleur ou pour le pire. Rire ensemble de bon cœur lors d'événements heureux, dans des circonstances réjouissantes, face à des situations étranges, drôles ou comiques, c'est d'une toute autre tonalité que de rire grassement autour de blagues salaces ou d'affubler une personne ou un groupe de moqueries sadiques qui pourraient même déboucher sur la violence physique. À propos de tous ces rires – nos rires d'enfants et nos rires d'adultes, les réseaux sociaux peuvent, on le sait, en démultiplier les effets, que ceux-ci soient positifs ou négatifs.

Le sourire et, plus encore, le rire est contagieux ! Tant mieux d'ailleurs car, les scientifiques l'affirment, le rire a un effet bénéfique sur notre condition physique, sur notre santé. Ces effets thérapeutiques concernent notamment notre système hormonal, musculaire, cardio-vasculaire. Certains préconisent dès lors des séances de rire de dix minutes par jour... Et que dire de l'impact du rire comme du sourire sur notre vie mentale ainsi que sur nos relations et la vie en société ?

L'expérience humaine met en évidence combien la relation fait vivre. Si je suis ce que je suis, c'est tout particulièrement grâce aux relations : les relations avec les autres, en particulier les

proches, les relations avec notre terre, que François d'Assise qualifie à la fois de mère et de sœur. Dans la mesure où elles sont positives, ces relations contribuent fameusement à la construction de mon être. Dans la conception judéo-chrétienne de l'existence, Dieu lui-même invite les humains à vivre en relation avec lui – une relation personnelle avec chacune et chacun, mais aussi tous ensemble. Selon l'expression de Jésus, les deux préceptes majeurs de la vie n'ont-ils pas la même importance : aimer Dieu de tout son cœur, aimer le prochain comme soi-même (cf. l'évangile selon Matthieu, 22, 37) ?

Si nos vies sont un tissu de relations, si le rire et le sourire apparaissent comme essentiels à l'épanouissement des relations, ne convient-il pas de nous demander quelle place nous reconnaissons au rire et au sourire, de notre part comme chez les autres ? Pas seulement

dans la sphère privée, mais aussi – n'est-ce pas indispensable ? – dans la sphère économique, sociale, politique, à tous niveaux...

Pour Isa comme pour chacune et chacun d'entre nous, apprécier ces multiples sourires et rires qui nous sont donnés, ceux que nous partageons avec celles et ceux qui sont sur le bord de la route. Maintenant. Cela peut aller loin. Le pape François va jusqu'à dire que « le sol, l'eau, les montagnes, tout est caresse de Dieu » (*Laudato si'* 84). Dieu, lui aussi, ne nous sourirait-il pas, en ce moment et pas seulement ? ♦

Guy Cossée de Maulde est chargé d'analyse et d'animation au Centre Avec. Il a co-fondé la Commission Justice et Paix et l'association Vivre Ensemble.



L'humour comme pédagogie

Propos de Luc Aerens recueillis par Pascale Otten

Professeur de pédagogie, il est aussi comédien et aime manier l'humour dans ses cours et dans son art.



Jeux de mots, caricatures, propos hauts en couleurs sont des facettes de l'art que développe Luc Aerens comme diacre, pédagogue et humoriste. Ce faisant, il creuse un sillon très peu présent dans le domaine religieux: celui du rire.

«Au fond, le rire apporte de la détente et cela fait partie d'une mission d'humanisation», dit celui qui a écrit et joué une trentaine de pièces de théâtre burlesque sur divers thèmes chrétiens et dessiné bandes dessinées et caricatures sur des sujets religieux.

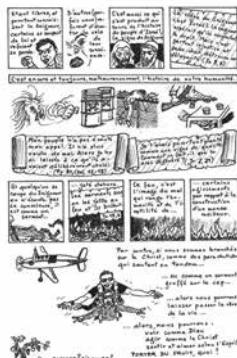
Mais avec lui c'est «l'humour au sérieux» car il y a évidemment un travail de recherche pour rester au plus près des textes bibliques. Ses traits d'humour deviennent une véritable pédagogie parce que «quelque chose qui est dit avec humour peut faire comprendre des notions complexes sans doute plus facilement qu'un long discours». Ce qu'il applique et expérimente lors de ses cours.

Quand on lui demande si humour et spiritualité sont compatibles, il parle des deux sens de

l'expression «être spirituel». Il dit aussi que «l'humour est comme une fusion entre l'humilité et l'amour. J'essaie de suivre ce que j'appellerais la pédagogie du Christ, qui se faisait proche de ceux qu'il rencontrait, bienveillant, accueillant. D'ailleurs, dans mes textes, j'évite le sarcasme, la moquerie qui pourraient exclure. Il peut y avoir une spiritualité dans le rire: celle qui rassemble les êtres humains et crée de la fraternité.»

Dans ce temps de confinement, les lieux de culture et de cultes sont peu accessibles et des initiatives créatives voient le jour. Pour celui qui souhaite continuer sa pratique de la lecture biblique du dimanche, Luc Aerens a pris son crayon noir pour croquer de courtes bandes dessinées qui relatent les évangiles et qui deviennent une sorte d'homélie en BD, en collaboration avec un prêtre, Christian De Duytschaever.

«Ce qui me ravit et qui m'anime, c'est de montrer que la profondeur de l'âme humaine peut être rencontrée avec légèreté» ♦



Pascale Otten est historienne de l'art agrégée. A travaillé dans l'enseignement comme professeur et inspectrice.

POURQUOI S'ABONNER ?

- Poser un regard différent sur le monde actuel.
- Être accompagné sur un chemin d'épanouissement durable.
- S'ouvrir à d'autres voies possibles de penser.
- Être certain de ne manquer aucun des 6 numéros de 32 pages par an.
- Bénéficier d'un tarif avantageux.

Suivez-nous sur Facebook :

www.facebook.com/RevueRivages/

Feuilletez quelques pages sur le site :

www.rivages.be

Écrivez-nous : rivages@editionsjesuites.com



Bulletin d'abonnement

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Adresse mail :

Tarif abonnement (six numéros par an)

- | | |
|--|--|
| ☐ Abonnement 1 an : 24,50 € | ☐ Abonnement 1 an étranger : 36,00 € |
| ☐ Abonnement 2 ans : 45,00 € | ☐ Abonnement 2 ans étranger : 68,00 € |
| ☐ Abonnement de soutien : 40,00 € | |

Comment s'abonner

- ☐ Je verse la somme de € sur le compte IBAN BE64 0688 9989 0952 / BIC GKCCBEBB de Dipromédia – 323, rue du Progrès – 1030 Schaerbeek – Belgique

- ☐ Carte de crédit n° : - - - - / - - - - / - - - - / - - - - / — Date exp. : - - / - -

Nom du titulaire de la carte :

- Par internet sur le site www.rivages.be
- Par téléphone au (+32) 02 205 02 00
- ou en renvoyant ce bulletin aux

Éditions Jésuites – 323, rue du Progrès – 1030 Schaerbeek – Belgique – contact@editionsjesuites.com

Date et signature obligatoires :

Rivages

« Rire ce n'est pas fuir la réalité,
c'est plonger corps et âme en pleine existence »

Alexandre Jollien

Prix TTC : 5 €



9 782873 568863